

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXIII

VOS YEUX

Je compare vos yeux à ces claires fontaines
Où les astres d'argent et les étoiles d'or
Font miroiter, la nuit, des flammes incertaines.

Vienne à glisser le vent sur leur onde qui dort,
Il faut que l'astre émigre et que l'étoile meure
Pour renaître, passer, luire et s'éteindre encor.

Si cruels maintenant, si tendres tout-à-l'heure,
Vos beaux yeux sont pareils à ces flots décevants,
Et l'amour ne s'y mire et l'amour n'y demeure

Que le temps d'un reflet sous le frisson des vents.

CHARLES LE GOFFIC.

INSTANTANÉS

LII

RÉVEIL DE LA NATURE

L'hiver, le triste hiver, qui bientôt va faire place au printemps, poursuit néanmoins son cours inexorable. Sur les bois effeuillés, sur la terre gelée, la neige tombe encore, toujours, comme si ces flocons épais, tourbillonnant contre nos vitres comme des mouches affolées, ne devaient jamais cesser de tomber, ensevelissant tout sous leur ouate épaisse.

Une molle couche d'hermine couvre la forêt, les champs, les toits de nos maisons. La nature entière semble plongée dans l'assoupissement, et le son des cloches, — des cloches jadis si joyeuses aux clairs rayons du soleil, — semble lui-même assourdi.

On perçoit à peine le bruit des pas et la réverbération de la route enneigée baigne l'intérieur des chaumières d'une froide et blafarde clarté, donnant aux visages comme une apparence sépulcrale. C'est la vie suspendue, — partout — Et pourtant, à quelques signes bien connus, on sent que cette immobilité, dans laquelle tout semble figé, va bientôt prendre fin !

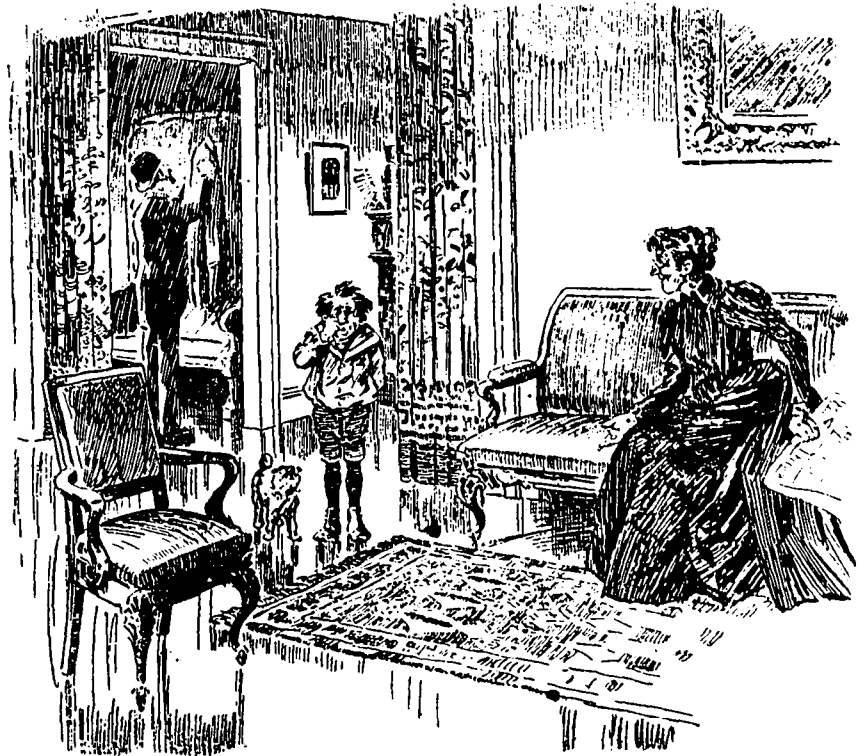
Vienne le vent, — déjà tiède, — soufflant du sud-ouest, et les nuages qui, chaque jour, vont s'accumulant à l'horizon, crèveront en avalanche sur la vallée. Toute cette blancheur ambiante va disparaître en quelques heures, fondue en un déluge qui remplira bois et ravins de sa rumeur joyeuse.

Après la mort, le réveil à la vie.

Après le silence de la nature, endormie, somnolente, depuis de longs mois sous le drap — j'allais dire le linceul, — de la neige, le gai clapotement des ondées sur nos vitres, nos vitres jadis assiégées par le vol tourbillonnant des flocons épais, ainsi que par des mouches affolées.

Entendez-vous le mugissement du ruisseau, — devenu torrent, — grossi par le dégel ?

Voyez-vous les rayons clairs du soleil se blutant à travers la mousseline des rideaux et remplaçant la clarté blafarde, — celle produite par la réver-



La maman. — Voyons, Henri, assieds-toi là et dis-moi pourquoi ton papa t'a battu !

Henri (pleurant). — J'aime mieux rester debout et ne rien dire.

bération de la neige, — par la promenade, sur nos murailles redevenues joyeuses, de mobiles ondes dorées.

Et ce sera bientôt, dans nos jardins, nos champs, nos bois, le pépie-ment joyeux, — si troublant, — des oiseaux, le réveil de tous les bruits de la nature, semblant sortir d'un long cauchemar et lançant son cri de résurrection vers les lumineuses régions, un moment ensevelies dans les ténèbres de la mort.

SILVIO.

SI ON PEUT DIRE

Mme Brighton (regardant son mari). — Quand on pense qu'il y en a qui prétendent qu'Emma n'est pas heureuse en ménage ! Et pas plus tard qu'hier, elle vient de s'acheter un chapeau neuf.

UNE FEMME INTELLIGENTE

Robert. — Ma femme est capable de dire en pleine nuit, l'heure qu'il est à la pendule.

Baptiste. — Comment peut-elle faire ?

Robert. — Elle me fait lever et regarder à la pendule, parbleu !

COMME ELLE

Madame Pastlarge. — Voici un sou pour vous, mon pauvre homme. Mais dites-moi donc, s'il vous plaît, comment il se fait que vous soyez tombé dans une pareille misère ?

Le tramp. — Ah, madame, c'est que j'étais comme vous.

Madame Pastlarge. — Comme moi ?

Le tramp. — Oui, j'aimais trop à donner de larges aumônes aux pauvres gens que je rencontrais sur mon chemin.

SON AMOUR

Arthur. — Es-tu bien sûr qu'elle t'aime ?

Alfred. — Si elle m'aime ? Quand je lui ai dit que je n'avais pas d'argent pour me marier, elle m'a demandé si je ne pourrais pas en emprunter.

LES DEUX NORMANDS

« Dis donc, compère, disait un Normand à son compagnon de lit, dis donc, dors-tu ?

— Dame ! si je ne dors pas, quoi qu'il me voudrais ? — Que tu me prêtes t'n âne pour aller à l'foire d'Gisors. — Ah ben ? compère, j'dors. — Eh ! tu ne dors pas puisque tu me causes. — Ah ! n'fais pas attention, c'est que j'rève. »

PLUS LONGUE ENCORE

Elle. — Dis-moi, franchement, comment tu trouves mon chapeau ?

Lui. — Franchement ?

Elle. — Oui, tout ce qu'il y a de plus franchement ?

Lui. — Eh bien ! Il te fait la figure un peu longue.

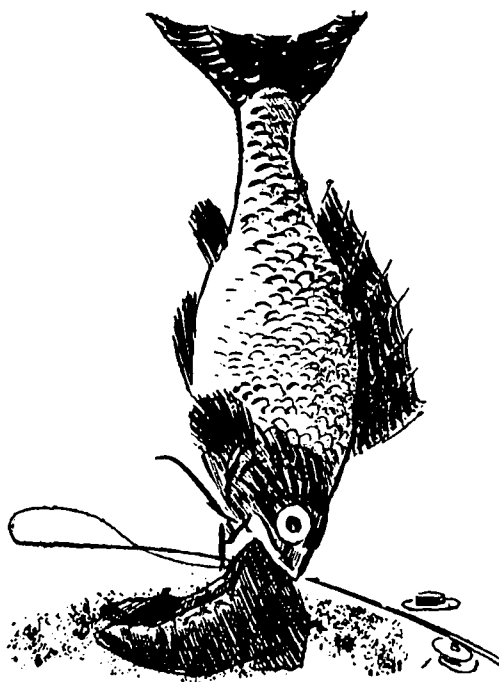
Elle. — Il a rendu la figure de papa bien plus longue encore quand il l'a payé !

LE POISSON DE JOE — (Suite et fin)



III

...si fort que le monstre, d'un vigoureux élan, sort de l'eau et, dans un bond fantastique, décrit une courbe aboutissant juste à ce pauvre Joe qui, je vous l'assure, n'en menait pas large.



IV

Le chapeau de Joe était insultant pour le garantir du choc ; son col, tout grand qu'il fut, n'a pas arrêté l'élan du monstre qui n'a pris fin qu'aux bottes. Mais on peut dire que pour un gros poisson, c'était un bien gros poisson.